

GRAFFITIART

Le magazine de l'art contemporain urbain | Urban Contemporary Art Magazine | www.graffitiartmagazine.com | #17

VENTES AUX ENCHÈRES

Résultats et analyse des derniers coups de marteaux

KEITH HARING

Une grande rétrospective autour de 200 œuvres

INSTITUTIONS

Du graffiti au Palais de Tokyo !

PATTI ASTOR

La véritable histoire de la FUN Gallery

FRANCE: 01 42 11 11 11 - CANADA: 1 800 461 1111 - UK: 020 7421 1111 - USA: 1 800 461 1111 - JAPAN: 03 3462 1111 - CHINA: 010 6521 1111 - SOUTH AFRICA: 011 461 1111



#17
NEW YORK
SPECIAL

**GREG
LAMARCHE**
TOUTES LES COULEURS
DE L'ALPHABET



RENCONTRE AU SOMMET

Aryz et Os Gemeos réalisent une fresque à six mains à Łódź

Tous les organisateurs de festivals rêvent que ces artistes fassent partie de leur *line up*. Michal Biezynski, responsable d'Urban Forms en Pologne, a réussi à conjurer les talents d'Aryz et d'Os Gemeos, pour la réalisation d'une fresque qui restera l'une des plus belles pièces murales de 2012.

Acclamés pour la qualité de leur exposition à l'Institute of Contemporary Art (ICA) de Boston l'été dernier, les Os Gemeos, figures incontournables du graffiti et de l'art contemporain urbain, ont aussi été chahutés pour leur travail réalisé sur l'un des murs de la capitale du Massachusetts. Aussi éphémère qu'inutile, la polémique dont les jumeaux ont été la cible est venue de citoyens de Boston mécontents de ce que l'œuvre offrait à voir : un géant jeune, vêtu d'habits dépareillés et, ô malheur, coiffé d'un gilet rouge lui masquant le visage. Il n'en fallait pas moins à quelques conservateurs pour crier à l'apologie de l'islam, expliquant à la chaîne de télévision Fox que cette œuvre les terrorisait et qu'il fallait au plus vite la faire disparaître. Puritanisme, intolérance, stéréotypes, quand vous nous tenez... Calmée par les propos rassurant du maire de Boston et par ceux du directeur de l'ICA, qui expliquèrent en cœur que les foulards sont l'apanage des Brésiliens et que leurs œuvres ont plus vocation à inciter à la joie qu'à la haine, la polémique s'est vite envolée.

Suivant son exemple, les jumeaux ont traversé l'Atlantique pour atterrir peu après à Łódź. Là, les attendait un autre défi : une œuvre à six mains sur un mur gigantesque, avec le petit prodige espagnol Aryz. Venant clore la saison 2012 (et la deuxième édition) d'Urban Forms (cf. *Grffiti Art* #16 p. 56 - ndr), cette fresque allait être la première collaboration entre Otavio et Gustavo Pandofo et Aryz. Pendant une douzaine de jours, les artistes ont rivalisé d'imagination et de précision dans leurs coups de rouleaux et traits de bombe de peinture.

Et même si Aryz devait sans doute avoir une certaine pression sur les épaules avant de débiter sa prestation, il a, comme à son habitude, fini par ravir son public en donnant formidablement la réplique aux jumeaux. En effet avant de peindre avec eux cette fresque, l'Espagnol a séjourné quelques semaines au Danemark. Réalisant un premier mur à Næstved, puis un autre dans la capitale danoise pour le Galore Urban Art Festival, la machine était lancée. Sans temps de latence, il s'est ensuite présenté en Pologne, où il avait déjà peint en 2011, pour venir déposer sa silhouette colorée dans les bras de celui qui aurait pu être surnommé le géant de Łódź, si celui de Boston ne lui avait pas volé la vedette quelques jours plus tôt. Bref, notre coup de cœur de 2012.

J. HENRIKSEN



« Je me souviens du moment où je suis arrivé à la conférence de presse et que je me suis assis entre Aryz et les jumeaux, devant les micros et les caméras. J'avais beau vivre la scène, je n'arrivais pas à croire qu'ils puissent réellement être à Łódź. Aujourd'hui, quand je passe devant leur mur, je n'arrive toujours pas à y croire ! »

MICHAŁ BIEZYŃSKI



Fresque de François Hérifé

STUCK ON THE CITY

10 OCTOBRE 2012 > 13 JANVIER 2013 | CITY GALLERY, PRAGUE (CZ)

Plus d'une vingtaine de personnalités emblématiques de l'art urbain international et du graffiti se sont retrouvées pour une exposition muséale, la première du genre, dans la capitale tchèque. Un line up impressionnant, réunissant des artistes aux techniques diverses mais partageant le même amour pour l'espace urbain. La rue c'est d'ailleurs le cadre qu'ont voulu recréer les organisateurs de Stuck On The City en invitant les artistes à peindre leurs œuvres à même les murs du lieu. Résultat, le visiteur est littéralement happé par les fresques de M-City, Swoon, Smash137, Bates ou encore Horfée. Afin d'ouvrir au maximum le spectre des disciplines représentées dans cet événement, il trône au milieu des œuvres murales des sculptures et des installations réalisées par How & Noun, ZedZ ou Point.

More than 30 mythical figures of international street art and graffiti joined up in Prague for a museum exhibition, the first of its kind in the Czech capital. A very impressive line up, gathering artists using different techniques but sharing the same love for the public space. The street is the art that the organizers of 'Stuck On The City' have meant to reproduce by inviting the artists to paint on the walls of the space itself. As a result, the gallery is literally overwhelmed by the murals of M-City, Swoon, Smash137, Bates and Hérifé, to name but a few. In order to open even more widely the scope of medias shown in this installation, sculpture and installations by artists such as How & Noun, ZedZ and Point sit proudly between the mural works.



Vue de l'exposition, fresque de Bates

GRAFFITI ART MAGAZINE #17



Vue de la sculpture de Point et son ancre porte



Vue de la section des fresques de How & Noun et de la fresque de Delfo à gauche

© CONTIN

Vue de la fresque de Smash137 à l'entrée de l'exposition

© DESHAIN

Détail de l'œuvre de François Hérifé et vue de la sculpture de ZedZ



© How & Noun



© How & Noun



© How & Noun

GRAFFITI ART MAGAZINE #17

NEW YORK

BIG CITY OF DREAMS

TEXTES JONATHAN ROZE, NICOLAS CHENUS, GUILLAUME LE GOFF, THIBAUT JARDIN
COORDINATION SAMANTHA LONGHI

New York, c'est un imaginaire collectif : le cinéma de Woody Allen et de Brian de Palma, les romans de Paul Auster et d'Hubert Selby JR, un monde de culture et de contrastes. Une ville à l'architecture jeune et moderne, qui brille de Manhattan à Brooklyn, un paysage qui incite à la rêverie et à la création. Son histoire intrinsèquement liée à celle du graffiti writing s'enrichit jusqu'au début de ce XXI^e siècle, métissée de graffiti, de street art, de graphisme et d'illustration. Aujourd'hui encore, nos yeux sont en permanence tournés vers New York et ses dernières tendances. La visite commence...

New York, le berceau de la culture hip-hop ? Rien que ça ? Et bien plus encore ! Tout commence un peu par hasard avec un coursier qui se fait appeler Tak183, se succèdent des personnalités aux styles de plus en plus affûtés dans les années 70, de Stay High à Dondi White, en passant par Rammellzee, tous décédés à l'heure actuelle. À travers l'œil des photographes Martha Cooper, Henry Chalfant ou Jon Naar, une certaine mémoire est préservée ; celle de la naissance du graffiti writing dans le métro new-yorkais et des générations qui les ont suivis. Très tôt, une poignée de graffeurs est devenue spontanément artiste et a ainsi opéré un glissement du mur à la toile. Futura2000, Seen, Lee Guinones, John Crash Matos se retrouvent à exposer dans des galeries (Fashion Moda, FUN Gallery, Tony Schaffrazz, Sydney Janis) et à côtoyer sur les mêmes cimaises Jean-Michel Basquiat et Keith Haring pour qui peindre dans la rue est comme une bulle d'oxygène. Aujourd'hui, certains considèrent que ces derniers sont les précurseurs du graffiti, d'autres estiment qu'on les utilise pour légitimer un mouvement qui serait plus sociologique qu'artistique. Une chose est sûre, ils n'étaient pas les seuls à intervenir dans l'espace urbain à l'époque. Richard Hambleton peignait des ombres noires dans les rues, Jenny Holzer affichait ses messages à l'impact publicitaire. Avec parfois quelques croisements, comme en 1983, lorsque l'artiste contemporaine collabore par exemple avec la jeune Lady Pink alors âgée de dix-neuf ans. L'histoire de New York est marquée à jamais par ces événements. Des docu-

ments comme le film *Style Wars* sont là pour nous le rappeler.

La France, dans la seconde moitié des années 80, connaît les prémices d'un bouleversement sans précédent. Avec l'importation des premiers documents (fanzines, magazines, vidéo), l'émergence des premiers médias et l'arrivée d'artistes comme Bando ou JonOne à Paris (respectivement 1983 et 1987), la culture du graffiti se diffuse très vite. L'impact est énorme. Le graffiti français naît et se développe sous ce modèle pendant longtemps. La production des Américains fascine, et en particulier celle des pionniers new-yorkais. Cette fascination ne cesse de durer depuis maintenant plus de trente ans pour atteindre le réseau des collectionneurs et l'enceinte du marché de l'art. Les Kings du graffiti de New York règnent sur les ventes aux enchères : Cope2, Quix, Crash, Futura et Seen particulièrement. Des chiffres ? 118750 euros pour le Silver Surfer de Seen chez Cornette de Saint Cyr lors de la vente *Street Art* de 2012. Des lettrages maîtrisés, une influence conjointe de la bande dessinée et du pop art ainsi qu'une caution historique sont les clés de leur succès en France depuis l'apparition des premières œuvres d'artistes de graffiti en 2006 (Artcurial, Paris). C'est encore eux qui règnent dans les premières expositions consacrées au mouvement en 2009, *Né dans la rue - Graffiti*, Fondation Cartier, et *T.A.G., Grand Palais*. C'est d'ailleurs cette dernière exposition qui voit les œuvres de Tak183 renaitre de leurs cendres pour le plus grand bonheur des spéculateurs. >



PATTI ASTOR

JUST FOR FUN

À la fin du livre, la FUN Gallery ferme ses portes. Nous sommes en 1985 et l'année coïncide tristement avec la montée de l'épidémie du sida. Dans un ouvrage historique, Patti Astor nous explique qu'il faut toujours quitter la fête quand elle bat son plein, pour mieux se rappeler qu'au bout du compte, nous n'étions là que pour le fun...

Pourquoi as-tu ressenti le besoin de raconter « la véritable histoire » de la FUN Gallery ?

Tant d'artistes que je représentais nous ont quittés : Dondi, Keith Haring, A-One, Rammellzee et Jean-Michel (Basquiat - ndr). J'ai promis de toujours leur rester fidèle. Avec ce livre, j'ai voulu les faire revivre.

À cette époque, quel rapport entretenais-tu avec les galeristes de Fashion Moda et Sydney Janis ?

Ces deux-là représentaient en quelque sorte le début et la fin d'une époque. J'ai commencé à aller chez Fashion Moda très tôt. Ils apportaient une bouffée d'air frais dans le monde de l'art. J'ai emménagé downtown Manhattan en 1975 et à l'époque nous allions dans les vermissages de SoHo pour boire des coups à l'œil (?). Des murs blancs, du vin blanc et des gens blancs ! Sydney Janis, c'est venu plus tard, grâce à l'influence de Dolores Newman, une façon de surfer sur la vague du succès.

Pourquoi à l'origine as-tu décidé d'exposer ce mouvement ?

D'abord, il faut savoir que la FUN Gallery est née totalement par accident, et non comme quelque chose de programmé. J'ai organisé un « Vermissage & Barbecue » dans mon appartement sur la 3^e rue lorsque Futura a réalisé une fresque sur mon mur. Puis Kenny Scharf a customisé mes appareils électroménagers. Et tout le monde de l'art a appliqué ! J'étais dans une situation particulière car j'avais tenu le premier rôle dans de nombreux films underground, donc j'étais déjà une « star » et je pouvais capter l'attention. Le fait que Fab 5 Freddy vienne se présenter à moi à l'occasion de mon rôle dans le film *Underground U.S.A.* a tout déclenché. Comme je l'écris dans mon livre, « the King of Uptown » avait rencontré « the

Queen of Downtown » et le monde de l'art n'a dès lors plus jamais été le même. Lorsque Bill Stelling, avec lequel je me suis vite ensuite associée, m'a proposé de lancer la minuscule « First FUN », nous ne faisons pas de différence : tous ceux qui nous semblaient faire du super boulot avaient droit à un one man show, graffeur ou pas.

Es-tu toujours en contact avec certains des writers que tu exposais alors ?

Bien sûr, ainsi qu'avec toute l'équipe de *Wild Style*. Je viens de présenter une reconstitution de la FUN Gallery au MoCA de Los Angeles pour l'exposition *Art in The Streets* en incluant tous les artistes, et comme je l'ai dit, je pouvais entendre la voix de A-One résonner dans ma tête et me dire ce qu'il pensait que je devais faire.

Pourquoi la galerie a-t-elle fermé en 1985 ?

Nous avons pour ainsi dire été victimes de notre propre succès. Nous étions la première galerie à ouvrir dans le East Village et lors de la première année, quatre ou cinq autres

pionniers nous avaient rejoints. Nous en avions juste marre de l'approche business du monde de l'art. Seulement, les diplômés des « Beaux-Arts Business » ont commencé à débarquer et à dépenser 100 000 \$ pour recruter les galeries de SoHo, ce qui a créé une véritable gentrification du quartier. Je n'arrivais pas à tenir le rythme, et je n'en avais pas envie non plus. Pour plaisanter, je dis que lorsque le cinéma *St. Marks* est devenu un magasin GAP, il était temps de partir.

Ouvrirais-tu une galerie de street art aujourd'hui ? Ou alors penses-tu que le mouvement a trop changé depuis les années 80 ?

Si tu m'avais posé la question il y a dix ans, j'aurais dit non, mais je vois passer beaucoup de bonnes choses en ce moment, la plupart ancrées dans la tradition *old school*, avec, en plus, une bonne dose d'originalité à la fois de la part des anciens et des petits nouveaux que je découvre sur internet. Je n'aimerais pas avoir un espace à moi mais en revanche j'ai commencé à faire du commissariat d'expositions et j'ai envie d'en faire de plus en plus. ■



© PATTI ASTOR

Illustration
Keith Haring (assis) à la FUN Gallery
avec Patti Astor au Vermissage organisé
à la FUN Gallery... The Fun Story



À LIRE

Fun Gallery... The Fun Story
par Patti Astor, 214 pages, 17 € 24 € en
livraison gratuite (hors port)
disponible au prix de 50 € sur le site
internet FunGallery.com



© PATTI ASTOR

Illustration
Patti Astor devant la FUN Gallery,
phot. de JIA Gallery... The Fun Story

At the end of the book, the FUN Gallery closes its doors. The year is 1985 and sadly coincides with the rise of the AIDS epidemic. In this historical work, Patti Astor explains how we always have to leave the party when it is in full swing, all the better to remember that at the end of the day, we were only there for the Fun of it...

Why did you need to tell the "true story" of the FUN Gallery?

So many of my artists are gone. Dondi, Keith Haring, A-One, Rammellzee and Jean-Michel (Basquiat - ndr) (pronounced) would always be my best be friends. With that said, I wanted to bring them all back again.

At that time, what kind of relation did you have with Fashion Moda and Sydney Janis Gallery owners?

Those two are kind of the beginning and end of the era. I started going up to Fashion Moda very early on and it was so refreshing to see a new energy in art. I moved downtown in 1975 and we used to go to the SoHo Art Downings for the few drinks. It was like, white wine and white people! Sydney Janis came after, but because through the influence of Dolores Newman, as a way of hopping on the Baywatch.

Why did you choose to exhibit this movement at the beginning?

First of all, the FUN Gallery was a total accident, not something I had ever planned but I had an "Art Downings and BBQ" at my Third Street, Newman Art when Futura painted a mural on my wall and Kenny Scharf "customized" my appliances and the entire Art World showed up! I was a young person and I had painted my first many Underground movies, so I was like, "Oh, shit" and would get paid by pay-what-ever, I was FAB coming down to see "Underground USA" and introducing himself to me that set the whole thing off. As I say in my book, "The King of Uptown" had met the "Queen of Downtown" and the art world would never be the same. When I did get the offer from my soon to

be partner Bill Stelling to start the very "First FUN" we didn't differentiate, everyone who we thought was doing great work got a One Man show. One? correct.

Are you still in touch with some of the writers you were exhibiting?

Oh my music and also all of the rest of "Wild Style", I just did a reversion of the FUN Gallery to LA at MoCA's "Art in the Streets" and I called all of the artists, and as I said, I can still hear A-One's voice in my head about what he really intended to do.

Why did the gallery close down in 1985 ?

Basically we were in a nice vibrant of our own success. We were the first gallery (at least in the East Village and that first year we were killed by 4 or 5 other pioneers who were just fed up with the whole "Business World" approach to art. But because "Art School Business" (Gardner) started moving in and spending \$100,000 to remodel SoHo Galleries and generally the neighborhood (at least) compete with that one did I want to always work that when the legendary St. Marks Cinema turned into a GAP, it was time to go.

Would you open a graffiti gallery today? Or do you think the movement is too different than it was in the 80's?

Actually if you had asked me that question ten years ago I would have said No but I am feeling a lot of energy from an eight row mural of I (only) lived in the Old School tradition but with an originalism from both Oldtimers and Youngsters, coming to me over the internet, I wouldn't wait to have a physical space but I have been doing David Laundy and I look forward to doing that once and more. ■

GREG LAMARCHE

TOUTES LES COULEURS DE L'ALPHABET

— INTERVIEW NICOLAS CHENUS —

Greg Lamarche a développé une pratique artistique peu répandue chez les artistes issus du graffiti. Si la plupart d'entre eux s'exprime désormais par la peinture, le New-Yorkais, lui, collecte, trie, découpe et assemble des morceaux de papier *vintage* pour former des collages multicolores. Sa seule obsession : la lettre ! Dans son atelier, il a déposé les bombes de peinture au profit d'une paire de ciseaux et d'un cutter, mais la patte de SPone est toujours là !





© Keith Haring/Artforum.com



© Evil Doctor Alcott/Artforum.com



© Dr. React/Artforum.com

PHILIP LAZARUS
Rolling Thunder Rocker
marqueur et aérosol sur plan
du métro de New York,
58,4 x 81,3 cm, 2011

EVIL DOCTOR ALCOTT
Evil Doctor Alcott
marqueur sur papier, 1991

PHILIP LAZARUS
Le feu vert Cannon
aérosol sur toile
22,8 x 17,8 cm, 2009

DR. REACT
Wild Style (Digit Anthony #3)
marqueur sur papier
35,6 x 25,4 cm, 2009



© Dr. React/Artforum.com

LOGAN HICKS

LAST EXIT TO STENCIL

- INTERVIEW SAMANTHA LONGHI -



Logan Hicks ? Une personnalité hors du commun, un cœur en or, des mains d'argent, le tout réuni dans un grand gaillard à la barbe rousse qui cultive son allure de matelot bourru. Au tout début des années 2000, l'artiste décide de confronter hyperréalisme et pochoir, le résultat est sans précédent et saisissant. Fasciné par la ville et ses dessous, c'est l'architecture qui le guide dans son parcours d'artiste qu'il continue d'édifier dans son atelier de Brooklyn.

DAN WITZ

HIDDEN IN PLAIN VIEW

ENGLISH TEXT - TEXT SAMANTHA LONGHI - TRANSLATION WILL D. MASSEY

1979. Picture Dan Witz, then in his twenties, freshly arrived in New York from the suburbs of Chicago. A great fan of Animal Collective and Bukowski, this young punk rebel, who belongs to several music bands, spends days doodling sketches inspired by Robert Crumb. This is the year when he realizes his first street art project. 2012. Dan Witz, now in his fifties, tattoos all over his arms, every inch a New Yorker, can boast hundreds of street actions and yet remains an outsider, impossible to classify in any movement.

When he was still a student at the prestigious Cooper Union art school, Dan Witz began to juxtapose various objects on the ledge of windows in the street. At a time when galleries only showed minimal artists such as Donald Judd and Robert Ryman, he decided to start his first real street art project, spray-painting miniature hummingbirds. He considered it then as a kind of anti-tag, small and discreet: "my goal is to make obvious in your face art that 99% of the people who walk by won't notice." Graffiti in the subway, Jenny Holzer's phrases, Gordon Matta-Clark's projects, Charles Simonds' little people... just some of the ways of taking over the city that Dan Witz has been able to observe. Based in the Lower East Side of Manhattan, the artist has been working all over the Big Apple ever since, as his main source of inspiration. His great love affair has remained the streets of New York. At one point he was able to spend several hours uninterrupted, a mini trash in his hand, painting very small hyper-realistic and detailed pieces in the street. However things changed in the 90's because of increased repression. Today, in less than 60 seconds, the artist sticks posters which blend perfectly into their environment. A face behind a writing grid on a facade (in Plain View) series), a hooded character on a blocked-up window (Hoodies) series), reinterpretation of "Do not enter" road signs (Do not enter) project). Dan Witz's works aim to puzzle, to surprise and sometimes even to shock. It's probably the combination between his idea of placement and the hyperrealism of his works which gives them

such visual effectiveness. Indeed, Dan Witz, with all his contradictions, brings together extremes, fusing the pictorial tradition of the Renaissance and new technologies, mixing digital paint and oil paint on his canvases. Not surprising then that his search for light is predominant in his work. "I'm constantly fascinated by the extraordinary ability of paint to create light - not just evoking light, but actually palpably producing the experience of light." In 2011, the 9/11 attacks inspired him to do a series of paintings on the bases of the street lamps first around Ground Zero, then everywhere in New York. They were disturbingly realistic candles (Votive Straws), like ex-votos, paying a tribute to the victims. The way he paints a young woman with her face illustrated by a cell-phone screen, or night landscapes with gas stations, conjures up Georges de La Tour, Ed Ruscha and Edward Hopper. All this ensures him a unique and timeless place on the street art scene.

Craving for freedom, allergic to competition and to the excesses of the art world, Dan Witz has always considered the street as his priority. His direct and uncompromising approach is still tainted with a punk and rebel look on the world: "art as an agent for change" and appears in all his multiple and diverse projects. A motto that is more relevant in 2012 than ever as the "Godfather of Street Art" is collaborating with Amnesty International for a series on the cases of wrongful imprisonment, in LA first, then in Frankfurt, Germany. This is the subject of his February show at L'Atelier, "Prisoners 2012-2012". ■

OPPOSITE
5 L'Atelier
of art their work in canvas, 2012



JOHN CRASH MATOS

L'ŒIL DU GRAFFITI

- INTERVIEW JONATHAN ROZE -

Depuis quelques années, le graffiti américain remporte tous les suffrages sur le marché de l'art français. Légende parmi les légendes du *graffiti writing* new-yorkais, John Crash Matos grandit dans le South Bronx des années 60 et est happé par le graffiti dès le début des *seventies*. Très vite, il peint sur toile et surtout, il est l'un des premiers à exposer ses œuvres en galeries et dans les musées. Aujourd'hui, mêlant imagerie pop et lettrages graffiti, avec au centre de son travail l'œil de la connaissance, Crash est bel et bien installé dans le monde de l'art contemporain urbain, et ce pour un moment...!

PHOTO: JEREMY
SHOOTED
ATLANTA, 14 OCTOBE 2012

